

L'incendie

La mer était d'un bleuté plus clair pendant la saison froide. La présence de glace adoucissait le paysage. La Baie des chaleurs devant le village de Bonaventure était encore plus ravissante. Il faisait horriblement froid cet hiver de 1970 en Gaspésie. J'aimais me rendre à pied de la maison sur le chemin Saint-Georges jusqu'à la 132 et m'asseoir quelques instants sur les gros rochers qui longeaient la mer.

Ces monolithes s'étaient détachés de la falaise bien avant ma naissance. Ils m'offraient un point de vue sur la baie. Le paysage recouvert de neige me ravissait. Sa blancheur était éblouissante sous la lumière du midi. Moment contemplatif. J'étais vêtue de plusieurs couches de vêtements chauds sous mon parka de laine doublé. Sans mon bonnet, mes mitaines et mes bottes en peau de loutre, je n'aurais pu survivre dans ce froid à glacer le sang. L'humidité de mes yeux créait des cristaux de glace sur mes cils. Mon écharpe couvrait ma bouche et mon nez, mais il fallait bien voir.

Mes frères et sœur avaient préféré rester à la maison avec maman. Il faisait trop froid pour mettre le nez dehors. Je contemplais le paysage quand j'entendis la sirène d'un camion de pompier au loin. Il n'était pas rare qu'un feu de cheminée dévore une maison de bois en quelques minutes pendant la saison hivernale où on surchauffait le poêle central. Je me relevai pour essayer de voir vers quel lieu se dirigeait le son de la sirène. Avec la mer, cela pouvait être loin, le son voyageait si bien sur l'eau. Pourtant, je me sentis mal de rester là à ne rien faire pendant qu'une habitation brûlait sans doute. Je remontai vers la maison pour avertir papa.

En arrivant en haut de la côte, je vis que c'était ma maison qui était la proie des flammes. L'incendie grondait. L'eau qui jaillissait des boyaux des pompiers ne semblait avoir aucun effet. J'étais tétanisée. Des pompiers essayaient d'entrer dans le brasier, mais la force du feu les en empêchait. Je ne voyais pas ma famille parmi les voisins qui avaient accouru pour prêter main-forte. Je réussis à me mouvoir pour chercher ma mère, mon père, mes frères, ma petite sœur. Ma voisine me vit et accourut vers moi. J'étais sans voix. Elle m'attira à elle dans un câlin de

manteaux gonflés de duvet. J'avais peur de savoir. J'avais perdu ma maison, mes souvenirs d'enfance. Je n'avais plus rien. Avais-je encore une famille? Je réussis à dire : maman. Elle fit non de la tête. On m'apprit que ma mère avait réussi à lancer ma petite sœur par la fenêtre du deuxième étage. Les autres n'avaient pas réussi à sortir. Personne d'autre n'avait réussi à sortir. Ils étaient morts asphyxiés et brûlés. J'étais sidérée. Incapable de bouger, de ressentir l'ampleur du drame. On peut sûrement mourir de douleur. La mienne était atroce.

On m'amena vers ma petite sœur. Elle avait quatre ans, j'en avais seize. Nous étions orphelines. Il ne restait que nous deux de notre famille d'origine. On parla rapidement de nous placer en famille d'accueil. Il n'était pas question de nous séparer, mais j'avais peur de la perdre elle aussi. Je surmontai ma peine. Non, ce n'est pas tout à fait ça. Je mis de côté la peine qui me submergeait chaque minute du jour et de la nuit pour ébaucher un plan afin que ma petite sœur et moi puissions vivre ensemble. J'avais entendu dire qu'on pouvait devenir adulte avant d'atteindre la majorité quand la vie ne nous laissait pas trop le choix. Je m'en sentais capable. J'avais déjà un petit boulot. On s'organiserait. Il était hors de question que le seul être qui me restait de ma vie d'avant passe son enfance de famille d'accueil en famille d'accueil. C'était horrible de penser ainsi, mais mon papa avait contracté une police d'assurance et cela me permettrait de poursuivre mes études tout en gardant ma petite sœur. J'étais devenue sa grande sœur et sa maman en quelques minutes.

Je devais faire le choix d'aller vers Gaspé ou Rimouski pour le cégep. Je n'avais plus envie de la mer, de la cruauté du froid l'hiver. Ça ramenait trop de souvenirs, trop de tristesse. Tant qu'à avoir tout perdu, j'irais vers la grande ville, le plus loin possible. Je fuyais ma peine. Fuir est un moyen de survie. C'est ainsi que nous nous sommes installées à Montréal pour renaître autrement. Ma petite sœur avait la résilience des enfants. Elle me réapprit à sourire malgré le deuil. Rire, rire de bon cœur, je ne sais pas si j'y arriverai à nouveau un jour.